

COLLOQUE VIEILLIR CHEZ SOI – VIVRE ENTRE SOI

Un habitat innovant et solidaire : ressource collective pour une autonomie durable

Anne - Charlotte TAILLANDIER

Maître de conférences en sciences de gestion

Université d'Artois – LEM UMR 8179 CNRS

UFR EGASS, 9 Rue du Temple – BP 10665 – 62030 ARRAS Cedex

ac.taillandier@gmail.com

Zaihia ZEROULOU

Maître de conférences en sociologie

Directrice de l'Institut de Sociologie et d'Anthropologie

Université de Lille 1 – CLERSE UMR CNRS 8019

Bât SH 2 USTL, 59655 VILLENEUVE D'ASCQ Cedex

zaihia.zeroulou@univ-lille1.fr

Introduction

L'ampleur du vieillissement, les niveaux de retraite en baisse, l'offre de logements sociaux très inférieure à la demande, revêtent une acuité particulière, alors même que le montant des loyers et charges est lourd dans les budgets individuels, en particulier pour les personnes seules. Les formules expérimentées - mise à disposition d'une partie du logement, sous-location, co-location, accueil familial... – ne suffisent pas et le parc de "logements intermédiaires" - définis par un niveau de loyer et de ressources de locataires qualifiés de moyens - reste limité. On ne connaît pas les effets du vieillissement en habitat ordinaire sur la santé et le maintien des sociabilités. Le lien âge et habitat, fréquent en littérature gérontologique à propos du vieillissement en institution, ne l'est toujours pas dans l'habitat indépendant.

Les bailleurs sociaux ne sont pas de simples fournisseurs de logements. Ils intègrent dans leurs stratégies que « *l'enjeu des services aux plus âgés doit se penser dans une perspective de dynamique de territoire et d'inter-génération* » (Guérin, 2008-121). Leur préoccupation est de développer des expérimentations technologiques et organisationnelles innovantes.

Si la problématique générale de cette contribution renvoie à l'augmentation considérable de l'espérance de vie, à la baisse du pouvoir d'achat, comme à la crise du logement, c'est plus sous l'angle du « bien vieillir », dans une optique de « pour soi » et « d'entre - soi », confortant le maintien de l'autonomie, que nous avons centré notre questionnement. A partir d'une expérience d'habitat innovant et solidaire, elle rend compte des modes d'habiter de populations vieillissantes et montre comment, en cœur de ville moyenne, la mixité intergénérationnelle favorise les liens sociaux et aide à promouvoir et maintenir l'autonomie.

Le complexe, retenu pour l'enquête, peut être qualifié d'« intermédiaire » par le confort et l'esthétique de ses logements, l'originalité et la qualité de réhabilitation, l'environnement agréable et la situation en cœur historique. Avec les aménagements et équipements pour réduire les fragilités, ils contribuent à en donner une représentation sociale, qui casse avec l'image traditionnelle de l'habitat social. Les technologies de l'information et de la communication assurent une forme de présence dans les lieux, sans se substituer aux personnes qui accompagnent. Leurs fonctionnalités participent à l'incitation à s'adapter ; elles

revisitent les diverses pratiques professionnelles en stimulant l'intelligence collective. Les remises en cause induites concernent tant les acteurs – locataires et représentants du bailleur – que les aidants professionnels, familiaux et bénévoles.

Le qualificatif d'« intermédiaire » concerne aussi la dimension sécuritaire recherchée par les locataires et leurs familles. En ce sens, le bailleur, par les fonctions attribuées à son personnel et les animations qu'il développe, remplit sa fonction sociale. Eu égard aux prestations de services proposées, le complexe ressemble parfois davantage à un établissement spécialisé qu'à un habitat indépendant, où les locataires se connaissent très peu, voire s'ignorent.

L'installation dans cet habitat offre un aspect autant individuel que collectif : depuis leur immeuble, les personnes établissent un rapport spécifique au complexe, au quartier, à la ville... En tant que sujets, elles prennent possession des différents endroits : comme locataires, le rapport est de droit avec le « chez soi » privé que représente l'appartement ; il l'est aussi, de manière plus ténue, lorsque l'on considère les parties communes, parce que ce droit d'usage est partagé avec d'autres. Avec le quartier, le rapport est plus de fait : là se situe le logement, qui permet les contacts quotidiens de proximité. Dans la ville, la mixité sociale et intergénérationnelle est plus grande. On accède aux espaces publics culturels, aux services publics et aux activités professionnelles et commerciales.

La recherche avait pour objet de comprendre les causes, le vécu et les effets d'un emménagement choisi par des personnes âgées non dépendantes et les modalités de leur adhésion à la philosophie du projet, en fonction de leur trajectoire antérieure, de leur représentation d'une plus grande vieillesse et de leurs caractéristiques sociales. D'où les interrogations suivantes : le logement « pour soi » représente-t-il, pour les personnes âgées comme le souligne S. Guérin (2008-127) « *bien plus qu'un lieu [...] partie intégrante du quotidien, du statut social et de l'image identitaire de la personne* » ? En quoi est-il un endroit où l'on peut « être », selon le terme de Radkowski (2002)? Comment être soi en tant que personne autonome pas ou peu dépendante et pas nécessairement indépendante, du fait des interactions de proximité ? Quels sont les liens forts « *entre habitat et autonomie* », dont parle S. Guérin (2008-128) ?

Toutes les enquêtes montrent que la plupart des personnes âgées sont attentives au « bien vivre » au quotidien, qu'elles souhaitent « vieillir debout » et conserver leur « chez soi » le plus longtemps possible. Au regard de la problématique inéluctable de fragilisation par le vieillissement, quels sont les enjeux de la prise d'âge dans le « mode d'habiter » ? T. Oblet et A. Villechaise (2012-149) soulignent qu'« *on croit désormais pouvoir agir sur la précarité et la fragmentation sociale en promouvant la mixité résidentielle, en modelant la ville dans le sens d'une plus grande indifférenciation socio-spatiale* ». Est-ce suffisant ?

La démarche méthodologique, repose sur la réalisation, auprès de dix personnes âgées, d'un ou deux entretiens, sous formes de récits de vie, complétés de séances d'observations et de conversations informelles, lors de diverses activités, dans les lieux collectifs. Le groupe interviewé comprend huit femmes, de 65 à 75 ans, parmi elles, trois travaillaient dans le fonction publique, trois exerçaient dans le privé, dont deux, avec des situations précaires, Sur les deux épouses de commerçants l'une est divorcée, l'autre, mariée avec l'un des deux hommes enquêtés ; le deuxième a été représentant de commerce. Tous deux sont proches de 70 ans.

La connaissance des parcours antérieurs explique les choix, les comportements, les modes et degré d'adaptation dans les lieux du complexe et autres lieux. Beaucoup d'indications n'apparaissent qu'à propos de leurs expériences et faisaient apparaître des morceaux de vie,

en les resituant dans le temps et l'espace. Lorsque les récits renvoyaient à des événements personnels ou familiaux pénibles, la mémoire visuelle des lieux revenait. Les émotions, la gestuelle, les interrogations ressortaient plus lors des échanges qu'au cours des entretiens. Le pouvoir évocateur de la conversation permettait de cerner les aspirations, suggestions et critiques. Au cours des entretiens dans les appartements, comme à l'écoute des conversations, lors des séances d'immersion, les différents niveaux d'estime de soi ressortaient, renvoyant à Y. Geneste et J. Péliissier (2007-32) : « *certains d'entre nous s'aiment parce qu'ils ont été aimés, d'autres parviennent à s'aimer bien qu'ils n'aient pas été aimés, d'autres encore ne s'aiment pas* ».

Dans un premier temps, les « informateurs », habitués des lieux collectifs, ont aidé à situer certaines dynamiques de groupe, des habitudes, voire des rituels tendant à s'instaurer. Ils ont permis d'entrer en contact avec d'autres locataires. L'analyse des contenus des entretiens exploratoires a permis d'intégrer les subjectivités et perceptions du vécu de chacun (Warren, 2001). La primauté donnée à la parole des locataires, n'excluait pas l'observation des gestes et attitudes.

L'analyse des entretiens, centrée sur les représentations, logiques et interprétations montrent qu'au-delà des attentes, les modes de fonctionnement liés à l'habitat, permettent de saisir les continuités, ruptures, similitudes ou différences, dans les histoires individuelles et familiales. Diverses variables induisent des clivages : âges, seuls ou en couple, anciens métiers, niveaux de revenus, citadins ou ruraux, originaires de la région ou non, propriétaires ou locataires, en maison individuelle ou en appartement, et qualité des relations familiales... Les parcours de vie expliquent les choix la satisfaction de l'emménagement, même si chacun reste très singulier dans sa façon d'être, d'habiter et de vieillir.

Des trajectoires plurielles

Cinq femmes aux itinéraires perturbés par des divorces, se différencient par la sauvegarde (cas de deux fonctionnaires) ou la perte de leur emploi (épouse de commerçant, employées à domicile et/ou de vente). Pour ces dernières, s'en sont suivies des difficultés pour retrouver une place, souvent à temps partiel. Marquées par la maladie, en particulier la dépression, elles comblent leurs manques en dépassant leur réserve pour s'impliquer dans la préparation d'activités. Les femmes seules (outre les deux divorcées, deux célibataires, l'une fonctionnaire et l'autre, salariée du privé) - issues des petites classes moyennes apprécient le rapport qualité-prix de leur appartement. Leur vie professionnelle stable, la proximité de leur famille, ou leur habitude de vivre seules sans en souffrir n'excluent pas la fragilité. Certaines, plus en retrait, cherchent à se faciliter la vie, observent et se distraient à distance lors des animations. Elles restent dans la continuité de leur logement antérieur, peu concernées par les activités, à la fois attentistes et consommatrices. Dans les parcours de vie, on note une propension à rendre compte de l'expérience présente à l'aune des vies passées, de ce que l'on a quitté. On observe, malgré la rupture, un maintien des liens d'attache. C'est « *l'expérience habitante du monde familial* » (Breviglieri, 2001-38) qui ressort dans les récits de vie.

Deux couples (une des épouses n'a pas été interviewée) disposent de revenus de retraite faibles du fait de l'absence de cotisations de l'épouse pour des commerçants ou des ruptures professionnelles et familiales avant remariage. Ils se distinguent par le maintien d'un relationnel externe et certaines habitudes de déplacements et de loisirs. Ils s'investissent dans la vie commune pour expérimenter d'autres rôles, valorisés socialement. Comme certaines femmes seules, ils reçoivent leurs enfants et petits-enfants ou se déplacent ponctuellement pour aller les voir. Ils « *vivent et mènent leur vie ordinaire* » dans la continuité, malgré le changement de quartier, pour le couple d'anciens commerçants, en nouveaux citadins pour les

deux autres personnes, « à la fois attachés à leur environnement local (logement, immeuble, rue, quartier...) et engagés dans des communications et des échanges en réseaux qui les relie au monde entier (voyages, Internet, télévision, livres, objets de consommation...) » (Marchal, 2009-407).

Des modes d'habiter convergents

Au-delà de la diversité des emplois exercés, des lieux et types d'habitat antérieurs, tous les locataires ont choisi, au sein de leur univers de contraintes, un logement adapté à leurs besoins, leurs aspirations et facultés contributives. « *On se sent bien ici* », « *en sécurité* », « *un peu comme à l'abri* ». Certains évoquent la nécessité de travaux, dans leurs anciens logements, soit simplement le besoin de les isoler, pour réduire la consommation énergétique, soit pour les remettre en état, la nécessité de travaux importants. Les plus âgés évoquent plus directement la perspective d'une perte d'autonomie.

La période d'adaptation, où les modes de vie changent, sert de transition. L'analyse des discours montre que changer, partir a été pour eux une démonstration de leur capacité à agir, à trouver la force de « trancher ». Bien plus qu'une rupture, une fuite, c'est choisir un itinéraire, c'est délibérément faire le deuil de la demeure en tant que « mémoire » (Pezeu-Massabuau, 1999). Dès lors, pour eux, ce qui aurait pu apparaître une fin, devient un commencement et ce qui serait compris comme une perte devient une découverte. Assumer sa propre conduite, sa part de responsabilité, c'est exister et se réconcilier avec le passé, le réinterpréter à la lumière du présent. C'est, pour eux, se ré-enraciner... Cette recomposition du mode de vie concomitante ou consécutive - selon les locataires - à l'arrivée dans le complexe, fait évoluer sa propre vision du vieillissement, se familiariser avec les composantes et les enjeux de ce risque, déterminer comment l'on pourrait continuer à être soi malgré le futur « *rétrécissement du champ des possibles* » (Godelier, 2007).

Maîtriser le quotidien, signifie, pour chacun, continuer à être acteur de sa vie. Ils acceptent le dispositif d'aides et les contraintes de l'habitat collectif mais veillent à une autonomie sécurisée. Lorsqu'ils évoquent le choix du logement « pour soi », leurs envies, leurs craintes, ils se racontent. Pour G.H. Radkowski (2002), l'être et l'habiter sont liés : habiter ce n'est pas seulement *s'abriter* ; on ne vient pas chercher une sécurité statique. L'habitat social intermédiaire correspond à une saison de vie, un temps-charnière entre la vie professionnelle, la retraite encore active et la plus grande vieillesse.

Un chez soi dans l'entre - soi

L'habitat-milieu renvoie ici aux structures symboliques et sociales et participe à la communicabilité « *s'approprier l'espace ne signifie pas uniquement maîtriser les lieux c'est aussi apprendre à tisser un réseau relationnel dans les lieux* » (Bruslé, 2010-82). L'interdépendance créée est complexe ; les comportements de chacun sont divers selon ses relations - à sa famille, ses voisins, ses amis... - et évolutifs en fonction des circonstances.

Les espaces de vie collective, sont autant de moyens de compenser l'éloignement de certaines familles et le souci de ne pas déranger : « *les enfants ont leur travail et les petits enfants ont d'autres occupations* ». Même les plus timides parviennent à entrer en interactions. La confiance est communicative. Chacun opte pour une qualité de vie partagée dans laquelle s'inscrit son propre défi vis à vis de lui-même, sa famille, les accompagnants et institutions. Si le souhait de sécuriser le futur est commun, la diversité des parcours antérieurs atténue les similitudes de devenir possible.

C'est par la recherche et le maintien des contacts que les locataires préservent leur image d'eux-mêmes, en éprouvant le besoin de « *rester présentable* », l'« *envie d'être bien* ». Luttant contre le repli, ils cherchent à continuer, sous diverses formes, à investir le monde extérieur,

trouver ou garder une place et être entendues, connaître d'autres expériences, voyager : « *cette fois-ci, je n'avais pas prévu mais la prochaine fois j'y serai* », « *j'ai eu peur de m'inscrire mais après j'ai regretté, maintenant j'essaie vraiment de participer* ». Certains sont surpris de découvrir d'autres horizons : « *j'ai osé taper à sa porte* », « *j'y ai participé parce que j'osais pas faire autrement que les autres et maintenant je suis contente* ».

Dans un « chez soi », intégré au collectif, dont la norme est « le souci de l'autre », les vieux ne sont pas invisibles. Les lieux intergénérationnels sont des espaces de « re-liance » et pour les parcours de vie éprouvants, des endroits de résilience. Loin de « *l'idée qu'il se fait de ce qu'il devrait être* », chaque locataire choisit sa place en fonction « *de ce qu'il se sentirait bien d'être* » (Guérin, 2008-152).

Les occupants demandent à « *être tranquilles* », « *avec les autres* » et comprennent que bien vivre ensemble ne renvoie pas uniquement « *au souci de soi* » (Abel, 2007). La vigilance de chacun porte tant sur les personnes que leur environnement. Les intervenants, divers par leurs statuts, rarement simplement administratifs, gestionnaires ou gardiens, font du logement « *un espace de vie et de relation* » (Guérin 2008-134) afin que les habitants continuent à choisir décider et agir.. La « gestion des âges » (Gilles, Loislil, 2005) est soulevée par des locataires qui racontent que « *certaines personnes descendent de moins en moins* », « *ne peuvent pas se joindre* » à la fête, « *sont fatiguées* » ou « *ont du mal à se déplacer* ».

Le temps partagé

Le temps, devenu moins visible contraint à « *remanier les anciens rôles* » (Maslowski, 2011-58). Les locataires, maîtres de leur territoire intime, acceptent de côtoyer ceux qu'ils ont pris le temps de connaître : « *au début, on ne s'est pas trop parlé... Maintenant je les connais bien, on se voit souvent* ». L'absence d'animations, notamment les week-ends, pèse : « *il y a moins d'allées et venues, moins de personnel* », les lieux « *semblent tout vides* ». Le temps partagé est celui de la présence les uns aux autres, le moment de l'« être avec »... On est dans l'affectif, vigilant à se faire plaisir, attentif à participer... : « *cela ne me disait pas grand chose mais je ne pouvais pas refuser l'invitation* », « *j'y suis allée, c'était l'occasion d'être ensemble* », « *c'est difficile de refuser quand c'est de bon cœur* ». Les contacts rendent le temps perceptible, ils fabriquent des souvenirs, des traces. Paradoxalement, on note souvent l'urgence de « faire », alors qu'on a tant de temps, « *pour ne pas oublier* », « *pour être tranquille après* », « *pendant qu'on y pense* », « *parce que, comme ça, ce sera fait* »... L'urgence semble s'accélérer avec le vieillissement, disent les locataires.

Aucune des personnes âgées interrogées ne nie son passé mais aucune n'y est enlisée. Conscientes des aléas, passés et présents, elles acceptent de vivre avec des doutes et donnent un sens à ce qu'il leur reste de vie. L'« enjeu pour soi », c'est à la fois l'acceptation de l'inéluctable « *réduction des possibles* » et la volonté de continuer à mener ce qui reste faisable, voire désirable.

Bibliographie

ABEL O., 2007, Préface du livre posthume de Paul Ricoeur *Vivant jusqu'à la mort*, Paris, Seuil

BRUSLÉ T., 2010, « rendre l'étranger familier. Modes d'appropriation et de catégorisation de l'espace par les migrants népalais en Inde », *Revue européenne des migrations internationales*, 2. vol.26

OBLET T., VILLECHAISE A., 2012 « Les leçons de la rénovation urbaine : de la ville

fantasmée à la ville du possible » in Jacques Donzelot, *A quoi sert la rénovation urbaine*, coll. La ville en débat, Paris, PUF

GENESTE Y., PELLISSIER J., 2007, *Humanitude, comprendre la vieillesse prendre soin des Hommes vieux*, Paris, Armand Colin

GODELIER M., 2007, in *Quand est-ce que je vieillis?* Attias-Donfut et al, Paris, PUF

GUERIN S., 2008, *Vive les vieux*, Paris, Michalon

MARCHAL H., 2007, « Identité du citoyen », in *Traité sur la ville*, /s la dir. J.M. Stébé et H. Marchal, Paris, PUF

PEZEU-MASSABUAU J., 1999, *Demeure, mémoire, habitat : code, sagesse, libération*, Marseille, Parenthèses

RADKOWSKI G.H., 2002, *Anthropologie de l'habiter*, Paris, PUF

WARREN C., 2001, « Interviewing Older People », in J.Gubrium & J.Holstein (dir) *Handbook of Interview Research : Context and Method*, Londres, Sage, 83-103